

Essai. Musique au cœur de l'histoire des États-Unis

L'Humanité / Aliocha Wald Lasowski / 23.06.17

Comment mesurer la puissance de la musique ? Jusqu'où un chant de résistance, de révolte ou de liberté, peut-il conduire ceux qui l'entonnent ? De quelle manière, motrice et affective, la musique mobilise-t-elle des collectivités, engagées dans le soulèvement ou l'émancipation ? Pour répondre à ces questions, plongeons-nous au cœur de l'histoire, souvent violente, de l'Amérique.

C'est le massacre de Wounded Knee. Au lever du jour, le 29 décembre 1890, sur le sommet d'une colline du Dakota du Sud, les familles de 350 Sioux, affamés et sans armes, sont massacrés par le Septième régiment de cavalerie. Aucun survivant. Les femmes et les enfants ne sont pas épargnés. Cette folie barbare n'est pas oubliée aujourd'hui par les militants de l'American Indian Movement, qui, en hommage aux victimes, organisent des veillées musicales et reprennent les chants de leurs ancêtres. Pour connaître le lien entre le chant des tribus indiennes et leur organisation sociale et politique, l'ethnomusicologue Frances Densmore, pianiste et organiste d'église, étudie leur musique à partir de 1893, trois ans après le massacre de Wounded Knee. Transcrivant d'abord à l'oreille les chansons des Sioux, Densmore les rencontre, munie d'un phonographe, et enregistre mille cinq cents chansons, auprès des Navajos, Iroquois, Creeks, Comanches ou Cheyennes. Son récit *Les Indiens d'Amérique et leur musique* analyse ces chants, appelés « langue des rêves ». Issue d'une expérience mystique, la musique vocale ou instrumentale, symbolisée par un dessin sur des rouleaux d'écorce de bouleau, accompagne danses et fêtes, annonce la guérison ou la guerre, comme le chant pawnee de gratitude de la cérémonie Hako. « Les détails de la coutume du rêve ou du pouvoir de la chanson varient selon les tribus », conclut Densmore, qui insiste sur le rôle politique des mélodies. N'en est-il pas de même, dans un autre contexte, pour la musique noire américaine, confrontée à la ségrégation raciale aux États-Unis ?

Ce sont les émeutes de Detroit, en juillet 1967. Une semaine de troubles civils déclenchés par une descente de police, près du lieu où les musiciens de Motown Records, fondés en 1959 par Berry Gordy, se retrouvent souvent pour jouer. Dans la ville où le label de musique fait découvrir au monde le son nouveau d'une autre Amérique, celle des lois de 1964 et 1965 pour les droits civiques et le droit de vote, l'intervention de la police, de la Garde nationale et des troupes de l'armée américaine fait 43 morts, 1200 blessés et plus de 7000 arrestations. Chaos urbain. Quartiers détruits, Detroit symbolise la lutte contre la ségrégation, explique Adam White, journaliste et producteur, en ouverture de *Motown*, qu'il consacre aux luttes menées par d'extraordinaires artistes et musiciens à qui ce label a donné sa chance, dream team musicale, panthéon de créateurs géniaux : Marvin Gaye, Stevie Wonder, Smokey Robinson, Diana Ross ou encore les Jackson Five. Motown est l'histoire d'une ascension fantastique, celle d'une des plus originales « usines à tubes » de l'histoire de la musique populaire américaine, passerelle culturelle entre Noirs et Blancs, où la conscience politique n'est jamais loin. Deux mois après le célèbre discours « I have a dream », discours culminant de la marche pour la paix et la liberté de 200 000 personnes à Washington, Motown sort un album qui reprend le discours de Martin Luther King, accompagné de chansons et d'hymnes des marcheurs, comme *We shall Overcome*, interprété par Liz Lands.